



LES EXPLORATIONS ARCTIQUES

I



'EST une tragique histoire que celle des tentatives faites par de hardis navigateurs pour percer le sombre mystère dont sont enveloppées les extrémités de notre planète. Il faut que l'inconnu ait un attrait bien puissant pour que tant de belles intelligences, tant d'énergies surhumaines se soient sacrifiées de siècle en siècle, malgré les horribles drames racontés par les survivants de certaines expéditions, et d'autres, plus affreux encore, entrevus par l'imagination.

Il semble que, dans ce duel entre l'esprit et la matière, l'esprit ait compté pour peu de chose les holocaustes exigés par le sphinx des glaces, de ceux qui venaient audacieusement l'interroger et chercher à percer le secret magique qui ouvrirait un passage à travers ses formidables remparts. L'esprit voulait vaincre, et il a vaincu, mais à quel prix ! Que de belles vies qui auraient pu servir glorieusement, utilement leur patrie, ont disparu dans les ténèbres et les abîmes insondables, sans avoir pu satisfaire cette maîtresse insatiable : la science ; sans avoir laissé d'autres traces qu'un nom honoré ! Le cœur se serre d'une angoisse douloureuse, quand on passe en revue cette phalange sacrée qu'ont attirée dans leurs profondeurs les démons et les géants dont l'imagination

des populations primitives de l'extrême-nord avait peuplé les solitudes inaccessibles.

Tous ces hommes sont jeunes, à part deux ou trois exceptions, et tous sont beaux, sinon toujours de la beauté régulière des lignes, du moins de cette beauté supérieure qu'impriment au visage l'intelligence et la grandeur morale. Tous, ils sont partis, décidés à vaincre ou à mourir, le simple matelot comme ses chefs, et combien ne sont pas revenus ! La forteresse résiste encore, mais la sape et la mine rétrécissent de siècle en siècle sa ligne de défenses extérieures ; les assiégeants sont doués d'une persévérance extraordinaire, se contentent de lentes approches et entrevoient le cœur de la place.

Pourquoi le pôle Nord a-t-il exercé sur les convoitises humaines, un attrait plus puissant que le pôle Sud ? C'est probablement parce que la civilisation plus précoce et plus avancée des races blanches, installées sur le continent européen, a excité plus tôt et plus ardemment les convoitises commerciales et les curiosités scientifiques chez elles que chez les populations retardataires des autres parties du monde.

L'histoire des recherches arctiques se divise en deux périodes bien distinctes par la nature de leur but. La première, et de beaucoup la plus longue, eut pour objectif presque exclusif l'intérêt commercial ; la seconde, qui ne s'ouvrit sérieusement qu'avec le XIX^e siècle, est vouée tout entière au service désintéressé de la science. Si de rares explorateurs arctiques des temps passés éprouvèrent, comme cet Othar, venu en 890 à la cour d'Alfred le Grand d'Angleterre, « une soif d'apprendre, de démontrer jusqu'où la terre s'étendait vers le nord, de savoir s'il y avait des régions

habitées au delà de l'étendue déserte, » ils n'eurent à leur disposition, aucun des moyens nécessaires pour porter très loin leurs investigations. Cependant, ils firent des merveilles, si l'on considère les circonstances adverses contre lesquelles ils durent lutter.

II

Il y a trois mille ans que l'homme est préoccupé de l'irritant mystère des Pôles. Le premier, dont l'histoire rapporte les tentatives avec certitude, fut l'astronome géographe Pythias qui vivait sous le règne d'Alexandre le Grand. Il partit de Massilia, notre antique Marseille, qui devait à ses ancêtres d'Asie et de Grèce son esprit de recherche et d'aventure, pour aller à la découverte de cette mystérieuse terre de Thulé placée par l'imagination humaine sur les bords de l'Océan inconnu et glacé.

Trop en avance sur son temps, il eut le sort de tant d'autres novateurs et fut accusé de mensonge. « Hermès, lui-même, ne serait pas cru, disait-on, s'il racontait les mêmes choses ».

Les siècles s'écoulèrent sans apporter de nouvelles lumières. Il y a mille ans seulement que les barques ouvertes des Vikings Scandinaves se mirent à naviguer sur les mers glaciales et, poussées parfois par la tempête, d'autres fois par l'esprit d'aventure, firent des découvertes géographiques successives, qu'ils ne surent pas toujours bien révéler au reste du monde.

Ils pénétrèrent très probablement jusqu'à des altitudes polaires qui ne furent visitées de nouveau que par Davis et Hudson, au commencement du XVII^e siècle; leur découverte de l'Amérique dut elle-même être faite à nouveau par Christophe Colomb.

L'Angleterre, où les exploits d'Othar avaient été relatés par Alfred le Grand en personne, considéra ceux des navigateurs Willoughby et Chancellor, qui doublèrent le cap Nord et explorèrent la mer Blanche vers le milieu du XVI^e siècle, comme des découvertes absolument nouvelles, comparables à celles de Colomb ou des Portugais sur la route des Indes.

L'esprit du Moyen âge, en se représentant le monde Arctique, s'attachait à l'idée d'un vaste océan enveloppant tous les royaumes de la terre. Les découvertes du XVI^e siècle modifièrent cette conception du globe et celle qui lui succéda, devint quelque peu confuse et chaotique. Les uns voyaient par les yeux de leur imagination, un océan polaire, tandis que d'autres voyaient un continent. Telle carte représentait au nord-ouest, un paysage vers les Moluques; telle autre, un passage par le nord-est. Selon une théorie, le Pôle Nord était entouré d'un, ou même de deux cercles d'îles et une carte de 1587, assurait que les détroits entre ces îles ne gelaient jamais, grâce à de forts courants inté-

rieurs qui les traversaient et permettaient l'écoulement des eaux dans l'Océan. Une autre carte de 1578 montre un long détroit séparant les régions du nord de la terre comme des îles polaires entre lesquelles des détroits ouverts à des intervalles commodes, conduisent au pôle lui-même.

Tout cela n'était que conjectures.

A l'époque où cessèrent les navigations scandinaves vers l'ouest, ainsi que les rapports avec ce Groënland où Eric le Rouge et ses successeurs avaient fondé des colonies importantes, l'année peut-être que Christophe Colomb fit voile vers les Antilles, les frères Jean et Sébastien Cabot, de Gênes, explorèrent les rivages que les États-Unis possèdent aujourd'hui sur l'Atlantique. Par une destinée vraiment extraordinaire et tragique, ce furent les fils de Gênes et de Venise, ces puissantes républiques maritimes, qui donnèrent au royaume Britannique l'impulsion de laquelle devait sortir leur ruine et sa suprématie navale incontestée.

Le siège de la citadelle hyperboréenne allait commencer pour ne plus s'arrêter; on voulait connaître, si faire se pouvait, ce Tartare « d'où l'on sautait dans l'abîme », ce *Miroir des rois*, dont la description dans les sages de la littérature scandinave, dénote une connaissance remarquablement exacte du caractère de la glace polaire: « Aussitôt qu'on a traversé la plus grande partie de la mer sauvage, s'ouvre le passage en question; on arrive à une énorme quantité de glace, dont rien de semblable n'est connu dans le monde entier. Une partie de cette glace est si unie, qu'on la dirait congelée sur la mer elle-même; elle a de huit à dix pieds d'épaisseur et s'étend si loin sur la mer, qu'il faudrait un voyage de quatre ou cinq jours pour rejoindre la terre de nouveau... Cette glace est d'une nature merveilleuse. Parfois elle reste tout à fait immobile, avec de larges chenaux s'ouvrant en elle, mais quelquefois sa marche est si rapide, qu'elle égale celle d'un navire courant sous le vent et elle dérive contre le vent aussi souvent qu'avec lui ».

Entre l'âge légendaire scandinave et l'époque où l'Europe occidentale se jeta dans les aventures maritimes, l'ancienne civilisation avait fait place à celle des temps modernes, à la renaissance en toutes choses. Sur mer, l'Italie d'abord, puis l'Espagne et le Portugal se chargeaient à la fin du X^e siècle, d'ouvrir à la fois les portes de l'Orient et de l'Occident et prétendaient empêcher les autres nations de suivre des routes de l'Océan; l'Angleterre des Tudor, s'éveillant à l'esprit d'entreprise commerciale, se voyait exclure du partage des moissons dorées des Indes orientales et des mers espagnoles.

En conséquence, la découverte d'une autre route vers les terres fortunées du globe, en passant par le nord, devint le rêve des marins et des négociants anglais. On se basait pour cela sur une poble erreur: la contraction imaginaire des mas-

ses terrestres le long des hautes latitudes et l'existence de la Polynia ou mer polaire libre qui continue à hanter le cerveau des navigateurs, même parmi les plus savants. La première de ces illusions fit croire au Hollandais William Barentz, lorsqu'il atteignit le golfe d'Obi après sa circumnavigation de la Nouvelle-Zemble, en 1594, qu'il avait doublé le promontoire le plus septentrional d'Asie, et à l'Anglais Thomas Dutton qu'il était entré dans le Pacifique, après avoir traversé le détroit d'Hudson en 1612.

Les premières expéditions à la recherche d'un passage par le nord-ouest, avaient été celles des Cabot. « Quand mon père quitta Venise pour aller s'établir en Angleterre, a écrit Sébastien Cabot, fils de Jean, il me conduisit avec lui à Londres.

« J'étais bien jeune, mais j'avais déjà étudié les humanités et la sphère. Mon père mourut au temps où l'on apprit que le Génois Christophe Colomb venait de découvrir, par la route de l'ouest, les rivages de l'Inde (c'étaient ceux des Antilles). On parlait beaucoup de cet événement à la cour du roi Henry VII, et chacun disait que c'était une chose plus divine qu'humaine, d'être parvenu en *Orient* par l'*Occident*. Ces discours firent naître en mon cœur un désir ardent de tenter quelque entreprise remarquable. Comprenant, par l'étude de la sphère, que si je venais à faire voile dans la direction du nord-ouest, j'arriverais dans l'Inde par un chemin plus court, je fis avertir le roi de mon espérance et il ordonna immédiatement qu'on me fournit deux caravelles avec tout ce qui était nécessaire à mon voyage. Parti en 1498, au commencement de l'été (1), je fis voile vers le nord-ouest, ne pensant pas rencontrer d'autre terre que celle de Cathay (nom donné alors à la Chine), mais, au bout de quelques jours, je trouvai une côte qui courait au nord, ce qui me fit un grand déplaisir. Ayant commencé néanmoins à longer cette côte, pour voir si je n'y découvrirais pas l'ouverture de quelque détroit courant à l'ouest, je reconnus ce littoral jusqu'au 56° degré. Là, comme le rivage inclinait à l'est, je désespérai de trouver un passage. Je revins sur mes pas et redescendis le long de la côte vers la ligne équinoxiale, toujours dans l'intention de découvrir ledit passage vers l'Inde. Enfin, j'arrivai à cette partie du Nouveau-Monde que les Espagnols ont baptisée du nom de Floride, et les vivres commençant à manquer, je revins en Angleterre. » — Combien de déceptions devaient suivre celle-là !

Avec le xvi^e siècle, s'ouvrit la liste des héroïques martyrs de la navigation arctique. Ce furent d'abord deux Portugais, les frères Cortereal, perdus dans le golfe Saint-Laurent; puis, le Florentin Verazzano envoyé en 1524 par François I^{er} sur les traces des Cabot. Pendant ce temps, l'Angleterre, prenant avec Élisabeth conscience de ses

(1) Deux ans auparavant, son père, Jean Cabot, avait découvert Terre-Neuve.

destinées futures, avait expédié Frobisher, à qui l'on dut de nouvelles notions sur le Groenland méridional, colonisé six cents ans auparavant par les Scandinaves d'Islande et abandonné depuis le terrible passage de la peste noire et l'invasion des Esquimaux au xiv^e siècle.

En 1558, la compagnie dite « des Négociants aventuriers » confia le commandement de trois navires au brave Willoughby secondé par le célèbre pilote Chancellor, avec mission de chercher le passage par le nord-est. Séparés par une tempête près des îles Loffoden, les deux marins ne se revirent plus. Les équipages de Willoughby et leur chef lui-même périrent sans exception du scorbut sur les rives désolées de la Laponie russe où les vaisseaux, « montés par les morts, » furent trouvés, au printemps suivant, par les pêcheurs indigènes.

Chancellor, plus heureux, pénétra dans la mer Blanche, près de l'endroit où est aujourd'hui le port d'Archangel, gagna Moscou, se rendit à la cour d'Ivan le Terrible et obtint de lui des privilèges commerciaux qui eurent pour résultat la formation de la Compagnie moscovite, origine du commerce entre l'Angleterre et la Russie. Les Hollandais suivirent, en 1594, les traces des Anglais, et William Barentz, pendant trois mémorables voyages, de 1594 à 1597, explora les contours septentrionaux de la Nouvelle-Zemble; emprisonné dans les glaces, il fit, le premier, l'expérience, si souvent renouvelée depuis, d'un hivernage dans la banquise. Ice Haven (le port des glaces) ne revit un navire européen que deux cent soixante-quinze ans après, lorsque le capitaine Carlsen put rapporter en Hollande de nombreuses reliques de l'expédition de Barentz.

La première série d'expéditions par le nord-ouest, celle du xvi^e siècle, dont l'initiative fut due à Cabot, eut son point culminant en 1616, dans la découverte, par Bylot et Baffin, du vaste bassin auquel fut attaché le nom de ce dernier; on le crut alors fermé du côté du nord. Montés sur la *Découverte*, ils s'arrêtèrent à l'entrée du détroit de Smith, long de 300 milles et situé entre la baie de Baffin et ce qu'il nous faut appeler, jusqu'à nouvel ordre, l'océan Polaire. Ne trouvant pas de passage pour sortir du golfe, ils déclarèrent que l'on ne pouvait se frayer une route de ce côté, vers le Japon et la Chine. Le passage par le nord-ouest fut ainsi condamné pour deux siècles et cependant Baffin avait découvert l'entrée des trois principales issues appelées depuis : détroits de Smith, de Jones et de Lancaster, mais sans reconnaître leur caractère d'avenues ouvrant sur les mers situées au delà.

La poursuite du mirage n'avait pourtant pas été vaine. On lui dut l'établissement des pêcheries baleinières du Groenland et du Spitzberg, sources de grands profits et admirables écoles de science nautique pour toutes les nations. Le navigateur

Scoresby estime à 25 millions de livres sterling, le produit des pêcheries hollandaises de 1668 à 1778, et les siens, résultant de trente voyages, à 200.000 livres, c'est-à-dire 10 millions. Le général américain Greely établissait, en 1896, que la valeur totale des cétacés capturés par les Anglais, les Américains et les Hollandais, montait à 100 millions sterling, sans compter les phoques, les morses ou walrus et autres gros gibiers du nord.

Presque en même temps que Baffin et moins heureux que lui, un autre grand navigateur, Henry Hudson trouvait la gloire et une mort affreuse dans les déserts de glaces.

Envoyé en 1607, par la Compagnie moscovite, pour tenter de traverser, si c'était possible, le pôle lui-même, Hudson atteignit dans la mer du Spitzberg, une latitude plus élevée au nord que celle d'aucun de ses prédécesseurs, mais les glaces le contraignirent à rebrousser chemin. Trois ans après, il repartait dans un petit navire de 56 tonnes, approvisionné pour six mois. Une fois que la fièvre a saisi ces intrépides, elle ne les quitte plus. Après avoir doublé le cap Farewell (le cap des Adieux !) et longé la côte ouest du Groënland (très justement appelé Terre de la Désolation), il rencontra, en poursuivant sa route vers le nord, l'effroyable débâcle des glaces de la mer de Baffin. Se frayant un chemin à travers ces Alpes flottantes, parfois amarré à l'une d'elles, parfois suivant les rues d'eau placées entre elles, il pénétra dans le grand détroit conduisant vers l'ouest à la vaste étendue de mer qui, aujourd'hui, porte son nom. En suivant ses côtes orientales, son espoir croisait rapidement; n'allait-il pas résoudre le problème des siècles et atteindre l'océan Pacifique aux îles fabuleuses, par une route qui avait doublé le cap extrême de l'Amérique ? Hélas ! le monstre des mers n'avait pas encore dévoré assez de victimes et Hudson allait être une des plus illustres. Son équipage, emprisonné dans les glaces, condamné aux rigueurs d'un hiver arctique, perdit patience, se mutina et abandonna lâchement son glorieux chef avec son jeune fils et quelques pauvres marins malades, dans une barque ouverte, au milieu du chaos glacé, enveloppé de ténèbres. Le drame dut se terminer rapidement, mais dans la nuit tragique du pôle, le nom de Hudson brille immortel.

III

Les longues guerres du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle mirent, en grande partie, fin aux expéditions arctiques de l'Europe occidentale. La Russie prit alors l'initiative de ces voyages du côté de l'Asie septentrionale. Un intérêt très légitime l'y poussait. Le Danois Behring, entré au service de Pierre le Grand, entreprit les expéditions qui firent connaître, grâce à lui et à ses successeurs,

le littoral sibérien, depuis la rivière Léna jusqu'à la mer Blanche, pendant la première moitié du *xviii^e* siècle. Durant la seconde moitié, les Russes poussèrent vers l'Orient, explorèrent le détroit de Behring et Behring revint de son dernier voyage, persuadé qu'il avait atteint l'entrée d'une communication avec l'Atlantique.

Pendant cette période, les Russes n'eurent pour rivaux que les Anglais, dont les voyages furent accomplis en partie à pied et en traîneau. Les plus remarquables furent ceux de Heame qui, voyageant pour la Compagnie de fourrures de la baie d'Hudson, vit l'embouchure de la rivière Coppermine (mine de cuivre), et les rives de la baie aujourd'hui appelée Franklin, et de Mackenzie qui descendit ce fleuve jusqu'à l'océan Glacial, en 1792.

Les grandes expéditions par mer furent celles de Phips, en 1773; de Cook, en 1778; de Clarke, en 1819, et, vers la même époque, celles de Quadra, de Vancouver et de La Peyrouse; tous durent rétrograder devant l'immense banquise au nord du Spitzberg; si l'on avait acquis des connaissances précieuses sur les côtes septentrionales de l'Asie et de l'Amérique, on n'en savait guère plus long, quant à la mer de Baffin et aux approches du pôle, qu'au *xvii^e* siècle.

Le *xix^e* siècle reprit donc la question et chercha, passionnément, le passage tant désiré au nord-ouest et au nord-est. Quand elle l'eut trouvé, après de longs efforts chèrement payés, il lui fallut reconnaître qu'il n'était pas praticable à la navigation. Alors, la curiosité humaine se tourna vers le pôle. Elle voulut savoir l'état des mers polaires arctiques, en se leurrant de l'espoir qu'elles sont plus navigables que les détroits déjà explorés. Nous avons dit succinctement les exploits qu'engendra la première pensée; nous allons, maintenant, parler de ceux dont le *xix^e* siècle a été le témoin passionné.

IV

De même que les guerres de Louis XIV et de Louis XV avaient interrompu les expéditions de découvertes au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle, de même et plus encore, l'épopée napoléonienne avait empêché qu'on pensât à les recommencer.

Enfin, la paix était revenue en Europe, l'ère révolutionnaire semblait close et l'on pouvait de nouveau s'occuper d'autre chose que d'armées et de batailles. C'était le tour des œuvres de paix, et le commerce, l'industrie, les arts, la littérature, la science allaient prendre leur revanche.

Dès 1818, Scoresby, simple baleinier d'une haute intelligence, frappé des changements imprévus que les saisons et les glaces éprouvaient dans les mers arctiques, adressa un mémoire à l'Amirauté britannique. Celle-ci envoya une expédition sous les ordres de sir John Ross, avec sir

Edward Parry pour second. Après un examen trop rapide de la mer de Baffin, Ross, comme celui qui l'avait découverte, la déclara fermée au nord et retourna en Angleterre, au grand désappointement du public et surtout de son second.

Parry croyait à la mer libre, à la Polynia entrevue, au delà les grandes banquises, par lui-même et, bien avant lui, par Phips. Avec l'appui du Gouvernement anglais, il se lança à son tour contre l'ennemi invincible jusque-là. Trois fois, il revint à la charge, dans trois campagnes où il s'immortalisa. Cinq fois, il passa l'hiver, captif dans la banquise, serrant toujours d'un peu plus près la citadelle, sans réussir à pénétrer jusqu'au cœur de la place, mais parvenant, cependant, jusqu'à l'île Melville, à des hauteurs qui n'ont été que bien peu dépassées depuis, élargissant, chaque jour, le domaine de la science : géographie, météorologie, géologie, astronomie, ethnographie, histoire naturelle, etc., etc.

En même temps que Parry, d'autres illustres explorateurs étaient chargés de seconder ses efforts. Beechey, sir John Ross et son neveu James Ross, Franklin rivalisaient d'héroïsme, tantôt sur la terre, tantôt sur l'océan, tous deux également gelés. Une expédition, commandée par Beechey, fut envoyée au détroit de Behring pendant que Franklin, dirigeant l'expédition continentale, accompagné par Back, Hood et Richardson, devait parcourir 550 milles en traîneaux et canots, suivre la côte arctique de l'Amérique et essayer de rejoindre Beechey. Les deux chefs eurent l'amer désappointement de se voir arrêtés à cinquante lieues seulement l'un de l'autre.

Il restait encore à trouver le point de communication entre la côte américaine qu'on venait de reconnaître et l'issue occidentale du détroit de Lancaster, afin de prouver l'existence d'une route continue par le nord-ouest.

Franklin allait acquérir cette gloire inutile (si ce n'est au point de vue purement scientifique), au prix de sa vie et de bien d'autres.

Lorsqu'il partit, en 1845, pour son dernier voyage, le XIX^e siècle avait à son actif les résultats suivants : dans l'est, on connaissait à peu près les parages s'étendant jusqu'au 101^e degré de longitude; dans le nord, l'archipel Parry; dans l'ouest, la côte américaine depuis le cap du Prince de Galles jusqu'au 130^e degré de longitude occidentale, dans la baie Franklin. La Mer Libre vue autrefois par Henderson et Scoresby, l'avait été, près du Spitzberg, par Parry, et ensuite, au nord des îles Liakhoff, par l'amiral russe Wrangell. Enfin le pôle Magnétique et les pôles du Froid étaient calculés et placés au sud de la mer Libre, vers le 70^e degré de latitude nord.

Telle était la situation scientifique lorsque Franklin prit la mer avec ses deux immortels navires : *L'Érèbe* et *La Terreur*, en mai 1845, pour disparaître à jamais dans la baie de Baffin. Le dernier qui les vit fut un baleinier qui attendait, dans les glaces, un passage vers le détroit de Lancaster. Déjà bien des sacrifices en hommes et en argent avaient été faits et acceptés stoïquement, mais la disparition de l'expédition Franklin allait en causer de plus terribles encore.

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis le départ, lorsque lady Franklin commença une lutte vraiment épique contre une impitoyable destinée. Rien, dans l'histoire de la femme, n'est plus beau que ce duel d'un courage indomptable, d'un dévouement invincible, d'une espérance indécourageable, contre les forces écrasantes de la nature et les mystères de la fatalité. Si contagieuse fut son ardeur, que le monde entier voulut la seconder, se dévouer à son œuvre, soit en y prenant part, soit en l'encourageant par la plus chaude sympathie. Lady Franklin mit toute sa fortune à la disposition de ceux qui voudraient se consacrer à la recherche de son héros. L'opinion publique entraîna le Gouvernement anglais et les frères d'Amérique. De 1847 à 1859, trente-neuf expéditions de secours, toutes composées de volontaires, partirent d'Angleterre et des États-Unis, et 75 millions de francs tombèrent dans les océans pour cette cause à laquelle on sacrifia peut-être plus de vies précieuses qu'il n'eût fallu. Il était enfin réservé à lady Franklin elle-même, comme suprême consolation et dédommagement, d'atteindre le but, de retrouver les traces de l'époux tant regretté et d'attacher à son nom la gloire de la découverte si longtemps désirée.

Quand l'Amirauté anglaise, après tant d'expéditions sans résultat, tant de vies perdues, de dépenses prodiguées, de vaisseaux abandonnés, déclara que, pour sa part, l'ère des sacrifices était close, lady Franklin ne se tint pas encore pour battue. Si elle n'avait pu sauver une vie si chère, elle voulut du moins sauvegarder sa renommée. Réunissant les débris de sa fortune, elle acheta, transforma, équipa, presque sans aide, le yacht à vapeur *Le Fox* (*Le Renard*), frêle coquille de noix de 177 tonneaux, peu faite, en apparence, pour lutter contre de si formidables obstacles. Néanmoins, le capitaine Mac Clintock en sollicita le commandement et, jusqu'au dernier matelot, il n'y eut à bord que des volontaires. Déjà l'illustre chef avait fait ses preuves dans les mers polaires, pendant six années.

MARIE DRONSART.

(La suite au prochain numéro.)

PIERRE DE TOUCHE

SUITE

XVII



Il est inutile d'assombrir ces pages en peignant par le menu les impressions qui accompagnent les grandes douleurs. Ce fut une vraie douceur, au milieu de tant d'amertume, d'avoir, au Chêne-Vert, le bon colonel, sur qui Lucie s'appuyait avec une absolue confiance. La pauvre femme, absorbée par sa souffrance, ne savait pas bien encore quelle était sa situation; elle

ne se doutait pas, surtout, que la dot de Marcia eût disparu dans le gouffre, et elle entrevoyait vaguement, puisqu'il faudrait quitter le Chêne-Vert, la possibilité de se réfugier auprès de lui et de M^{lle} Sidonie, tandis que Marcia épouserait Luc et serait heureuse dans une vie nouvelle.

— Tu as tant désiré connaître Versailles! dit-elle, attirant sa nièce à elle. Il paraît qu'il y a des appartements à bon marché dans le quartier Saint-Louis; des recoins loués dans les vieux hôtels délabrés où, du moins, on a de l'air et de l'espace... Puisque, paraît-il, nous ne pourrions garder cette maison, j'aime mieux quitter le pays où tant de souvenirs me déchireraient le cœur... Mon bon cousin et sa sœur me seront un appui, et m'aideront à élever les enfants quand...

Elle s'arrêta un instant pour dominer son angoisse, et reprit avec un calme forcé :

— Quand tu nous auras quittés...

Marcia l'entoura de ses bras.

— Je ne vous quitterai pas, Lucie. Nos vies sont liées maintenant... Toi et les enfants, vous êtes tout pour moi.

— Oh! non, pas tout! Il y a encore pour toi du bonheur en réserve, et une tendresse moins impuissante que la mienne... Tu te rappelles ma

lettre!... Oh! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, y a-t-il des jours ou des années que je l'ai écrite? Il était là, et il l'avait lue!...

— Lucie, dit Marcia, l'embrassant, oublie cette lettre et ce qu'elle contient. J'ai souffert, à ce moment, de penser que Luc serait malheureux par ma faute. Mais je n'ai pas pour lui l'affection qu'on doit, ce me semble, éprouver pour un mari, et je n'aurais pu consentir à aller près de son père.

— Tu ne l'aimes pas! Est-ce possible?... Mais non, tu me trompes en prétendant me sacrifier ton bonheur... Cela, je ne l'accepterai jamais!

— Je t'affirme, Lucie... regarde-moi... je t'affirme sur mon honneur que je ne puis épouser Luc... Il vaut plus que ce que je pourrais lui donner... Je n'aurais pas hésité à faire un sacrifice pour te consoler et t'aider dans ta tâche, mais, ici, il n'y a pas de sacrifice... Lucie, tu sais que je ne t'ai jamais menti! Je ne l'aime pas...

Lucie ne pouvait pas se méprendre à cet accent sincère.

— Quel malheur! dit-elle. Le bon colonel qui croit... Oh! nous ne pouvons alors nous réfugier près d'eux... Ce serait trop dur... Quel dommage! Et comment le dire à ce pauvre père?

Ce fut Marcia qui prit ce soin pénible. Elle sentait vaguement que beaucoup de tâches douloureuses allaient retomber sur elle, et il lui semblait que le fardeau qu'elle portait depuis quelques jours l'avait horriblement vieillie.

Elle descendit dans le salon, où le colonel, debout près de la fenêtre, regardait mélancoliquement le jardin, qui descendait en pente douce, laissant voir un horizon déjà doré par les teintes d'automne.

Il se retourna aussitôt, et une compassion profonde se peignit sur son visage : ainsi vêtue de deuil, avec sa pauvre petite figure pâle et ses yeux cernés de noir, elle semblait si différente de la riieuse jeune fille habillée de mousseline qu'il avait vue dans le salon de son vieil ami!

Elle lui tendit la main avec un sourire tremblant.

— Vous êtes pour Lucie un si excellent parent, et pour moi un si bon ami, dit-elle avec un calme affecté, que je voudrais vous consulter sur nos plans de vie...

Il saisit ses deux mains, — de pauvres petites mains si froides! — et l'interrompit vivement.

— Oui, mon enfant, je suis votre ami... En ce moment, il serait presque cruel de parler de ce que j'ai espéré être un jour pour vous... Mais quand tout sera arrangé, quand votre tante sera près de nous comme près de protecteurs aimants, il sera permis de penser à votre avenir, au vœu sîcher de Luc... Vous me comprenez, chère enfant ?

— Oh ! non, non, ne parlez pas d'avenir !... s'écria Marcia douloureusement. Il ne m'est pas possible de songer à moi... Je vais tout vous dire, et alors, vous remercirez Dieu avec moi que mon cœur n'ait pas répondu à... à ce que vous dites... C'est un sacrifice de moins pour moi, et *lui* n'a pas encore pu laisser s'enraciner des espérances irréalisables...

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement le colonel, dont la figure s'altéra.

— Il faut que ce soit un secret pour Lucie, et le bon M. Le Tixier arrangera les choses de manière à le lui laisser ignorer... Si je vous dis tout, vous ne blâmez pas le cher oncle Jean ? Vous savez qu'il croyait bien faire, et vous ne direz ni ne penserez rien contre lui ?...

— Non, non... Qu'y a-t-il ?

Marcia attacha sur lui ses yeux profonds.

— Presque toute ma petite fortune a disparu, dit-elle tranquillement.

Le colonel la regarda, effaré, leva les bras avec désespoir, puis soupira profondément.

— Quoi ! *cela* aussi !

Il fit quelques pas avec agitation, puis revint brusquement vers elle.

— Ecoutez, Marcia... Mon fils vous aime, et, si je le connais bien, il n'aimera jamais une autre femme comme vous... Nous ne sommes pas riches... Mais je puis vous constituer la dot réglementaire, et alors, comme l'union fait la force, vous savez, nous pourrions vivre ensemble... Sidonie est la perfection même... Moi, je ne suis pas gênant, et je serais si heureux de faire sauter vos enfants sur mes genoux, d'apprendre aux garçons à faire l'exercice, et de gâter les filles à mon aise !

Il y avait tant de bonté naïve dans ses paroles, que Marcia sentit venir les larmes à ses yeux.

— Vous êtes, vous aussi, une perfection, dit-elle. Mais c'est impossible, et je vous honore trop, j'ai trop de sympathie... vraiment fraternelle, pour votre fils, pour accepter des sacrifices en échange desquels je ne saurais pas donner assez. Oh ! cher colonel, comprenez-moi ! Je suis bien malheureuse d'être obligée de vous parler ainsi... Si j'avais pu... l'aimer comme il le mérite, alors... j'aurais été...

— Assez, mon enfant ! Ne dites pas un mot de plus... Vous avez assez de vos peines sans vous affliger des nôtres... Peut-être, plus tard... Non, ne me répondez pas... j'ai un caractère singulier... Il faut toujours que j'espère... Même en ce moment, où vous me dites loyalement — et je vous en remercie, — que vous n'aimez pas mon fils, j'ai

besoin de croire qu'un jour, tout changera. Comment, je n'en sais rien, mais *il faut* que j'espère... N'en parlons plus... Je reste votre ami quand même... Viendrez-vous habiter Versailles ?

— J'avais plutôt pensé à nous fixer à Paris... Il y aurait plus de ressources... Car nous aurons très peu de chose, et je... je pense beaucoup à cela depuis deux jours... il faudra que je travaille.

Le colonel étouffa une exclamation.

— Ah ! non, par exemple ! Travailler ! Que pourrait faire, je vous le demande, une pauvre petite mauviète comme vous ?

— J'espère, répondit-elle tranquillement, que mon ancien professeur, M^{me} Armel, me recommandera et m'aidera à trouver des leçons de chant.

— Oui, votre voix est merveilleuse ; mais il y a la science du professorat à acquérir !

— Elle est facilitée quand on a eu soi-même un professeur incomparable... J'essaierai...

— Et croyez-vous donc que Lucie, qui est trop orgueilleuse pour accepter l'aide d'un vieux parent, consentira à une chose pareille ?

— Lucie et moi, nous sommes comme des sœurs... D'ailleurs, je lui dirai dans quelque temps que j'ai perdu de l'argent... Elle acceptera tout de moi, je le sais, parce que j'aurais tout accepté d'elle.

Il y eut un silence, puis, le colonel se frappa le front.

— Eh ! dit-il, nous oublions une chance pour vous ! Belde, qui a élevé votre mère comme sa fille, et vous a reçue avec une faveur qui, chez lui, représente l'affection, vous allégera un fardeau trop lourd...

Marcia secoua la tête, et tira de sa poche la lettre de son oncle.

— Je crains, dit-elle, de m'être aliéné pour jamais l'affection ou la faveur dont vous parlez. Lisez cette lettre.

Le colonel prit vivement la lettre, et la lut deux fois avec attention.

— Pour quiconque lit entre les lignes, dit-il avec émotion, il vous offre son héritage... Il a raison, enfant ; Lucie a des parents qui peuvent et veulent l'aider... Laissez-la à nos soins, et allez vers lui... Votre cœur restera fidèle quand même, je le sais...

— Colonel, dit Marcia d'une voix ferme, Lucie n'acceptera jamais que vous dépouilliez votre fils pour elle ; elle n'oubliera jamais votre affection, mais ne recevra jamais votre argent... Elle en a si peu, elle, qu'il lui faudra, vous dis-je, le produit de mon travail... Et puis, ajouta-t-elle, sa voix faiblissant, il n'y a pas que l'argent... Elle est brisée, il lui faut un appui... quelqu'un qui ait connu, aimé celui qu'elle pleure, quelqu'un avec qui, sans crainte de se répéter, elle puisse redire ses inconsolables regrets, et toujours parler de lui... Elle mourrait sans moi... Ils m'ont recueillie dans leur bonheur à deux ; si mon cher oncle avait pu me

dire adieu, il m'aurait recommandé de ne pas la quitter...

— Et alors, vous allez refuser ces offres ? Hélas ! elles ne seront jamais réitérées... Vous connaissez, par l'histoire de votre mère, l'implacable rancune, l'inflexibilité de cet homme vis-à-vis de ceux qui ont résisté à sa volonté tyrannique.

— Je lui ai répondu.

— Et... vous avez refusé ?

— J'ai essayé de lui témoigner une reconnaissance sincère ; mais je lui ai dit tout ce que je viens de vous dire, sauf notre extrême pauvreté...

Le colonel la regarda un instant en face ; puis, se laissant tomber dans un fauteuil, il cacha sa tête dans ses mains.

— Luc ! Ah ! mon pauvre enfant, quel trésor il a perdu !...

Marcia, émue de cette douleur, se pencha vers lui.

— Mon ami... Cher et bon ami, vous ne pouvez me désapprouver, n'est-ce pas ?

Il releva brusquement la tête, et lui montra sans honte ses yeux tout humides :

— Quoi qu'il arrive, mon enfant, et quoi que vous puissiez souffrir, vous êtes... une femme d'honneur !

Et se levant aussitôt, il sortit de la chambre sans tourner la tête.

XVII

Octobre... L'automne est froid, le vent dépouille les arbres, le jardin est humide, l'avenue boueuse, le vent siffle lugubrement dans les corridors et les escaliers du manoir ; le ciel, gris et bas, semble recéler des torrents de pluie ; on dirait que l'hiver est à la porte, et Marcia ressent un soulagement infini de voir la maison et la campagne si tristes, puisqu'il faut partir, et que l'impression des choses extérieures, au moins, n'est pas faite pour laisser des regrets.

Lucie souffre trop pour être accessible au côté matériel de l'épreuve. Jusqu'au jour où elle aura constaté d'une manière tangible que ses enfants auront des privations à subir, les pertes d'argent sont pour elle comme un mot vide de sens, et le changement de lieux, d'habitudes, ne serait rien, s'il n'entraînait un brisement de cœur. L'idée de voir passer en d'autres mains une terre qui a appartenu depuis quatre cents ans aux Laubly, pourrait encore la laisser insensible : mais ces souvenirs intimes, chers et sacrés, qu'il faut laisser derrière soi, cette idée poignante que des étrangers vivront désormais entre ces murailles, ignorants de ceux qui y ont passé, heureux et indifférents, là où le cher Jean a connu joies et douleurs, et a rendu le dernier soupir, — cela la blesse, la transperce comme une profanation ; elle s' imagine livrer quelque chose de lui !

Cependant, elle a compris ce que la nécessité lui impose. Elle ne s'est pas plainte, et elle fait son possible pour s'intéresser aux plans dont Marcia a pris l'initiative. On ne lui a pas tout dit ; ce n'est que peu à peu qu'on lui fera accepter et sanctionner la situation et les obligations qu'elle impose. M^e Le Tixier, sur la demande de Marcia, lui a laissé croire que, les affaires réglées, elle aura assez pour vivre. Elle parle sévèrement du silence et de l'insensibilité de M. Belde, ne devant jamais savoir que cette rupture est la conséquence du sacrifice que Marcia a fait de son avenir. Elle a accepté le projet de vivre à Paris, parce qu'un religieux de ses parents lui a offert de prendre ses enfants dans un externat qu'il dirige, et aussi, peut-être, parce que, ne pouvant vivre de ses souvenirs, là où elle a été heureuse, elle aime mieux s'en aller bien loin, se cacher, ne plus voir les lieux ni les gens qui lui rappelleraient trop vivement le passé...

Elle est courageuse. Elle ne se consolera jamais, on le voit bien ; elle vit déjà à moitié dans le monde mystérieux où son ami s'en est allé ; mais justement parce que la source de sa douleur ne tarira pas, elle ne cherche à l'épuiser par aucune expansion bruyante. C'est un trait enfoncé dans une blessure inguérissable ; elle le portera jusqu'à la mort, mais elle s'essayera doucement et simplement à vivre. Elle a aidé Marcia dans le choix des meubles que, naturellement, il faut restreindre en vue de l'exiguïté d'un appartement.

— Si tu veux, dit-elle, nous garderons ce qui était à son usage...

Tout ce qu'il est possible d'emporter de ses meubles, elles le mettent à part : son bureau, son fauteuil, une partie de ses livres, — puis ce qui rappellera la vie passée : le plus petit des dressoirs de la salle à manger, la table de famille, la console Louis XV, une des bergères et les fauteuils en tapisserie au petit point du salon, et enfin les portraits de famille, dont Jean savait l'histoire, et aimait, comme des êtres vivants, les originaux morts depuis si longtemps.

Les fermes ont été vendues. Le manoir et très peu de terre restent seuls, mais M^e Le Tixier, en attendant qu'un acquéreur hésitant se décide, fera cultiver ce terrain, et il a pensé que, puisqu'il faut le vendre, mieux vaut le quitter tout de suite, dans le premier étourdissement de la douleur. D'ailleurs, le travail de Marcia est devenu nécessaire ; ceci, Lucie l'ignore, mais elle consent à quitter le Chêne-Vert pour rester près de son petit René, dont il faut commencer l'éducation, et aussi parce qu'elle ne peut plus entretenir les domestiques indispensables dans une si grande maison.

Et le jour vient où l'on parcourt une dernière fois la demeure ravagée, faisant une halte dans chaque chambre, retrouvant, même sur les murs, les traces des meubles enlevés, s'attardant aux poignants souvenirs, sentant se raviver les bles-

sures à chacun des pas qui, bien qu'instinctivement étouffés, éveillent un écho étrange dans les chambres dépouillées et vides de tentures...

Lucie s'attarde un instant.

— Emmène les enfants, Marcia, c'est moi qui dois sortir la dernière.

Elle est seule, elle s'agenouille et baise, avec une ferveur désolée, ce seuil qu'elle a franchi jadis, heureuse mariée, au bras de celui qui n'a pas trompé ses espoirs d'alors... Sa main tremblante tourne la grande clef antique qui semble gémir dans la serrure, puis, tout est fini... Ils s'en vont, comme s'en est allé, l'autre jour, le cercueil. Ils entrent un instant dans l'église, s'agenouillent dans le cimetière, sur la pierre armoriée... Du ciment tout frais ressort sur la sombre couleuvre grise, et les dernières fleurs du jardin sont groupées sur les marches...

Marcia oublie son chagrin pour ressentir la muette angoisse de la pauvre veuve. C'est dur de l'arracher de ce lieu, et cependant, la voiture est là, le cocher fait des signes désespérés, et l'heure tinte à l'horloge de l'église.

— Lucie... ma pauvre bien-aimée !...

M^{me} de Laubly ne proteste pas, ne demande pas une minute de plus. Elle se lève sans un murmure, s'enveloppe de son voile, et ferme les yeux dans une vision intérieure, tandis que la voiture tourne le coin du petit cimetière et les entraîne sur la route, blanche de poussière, qui se déroule en long ruban autour de la colline, vers la station de chemin de fer...

... Une longue nuit, entremêlée de courts sommeils, de rêves fantastiques, et d'insomnies pendant lesquelles on épie quelque lumière dans la campagne, se demandant si, dans les maisons semées çà et là parmi les bois rougissants, on connaît aussi l'angoisse, les veilles, les larmes...

Une aurore sombre et froide, un paysage noyé dans la brume, la masse gigantesque et informe de Paris endormi, avec les dômes et les clochers se devinant vaguement dans le brouillard, puis l'arrêt du train dans la gare bruyante...

Il faut réveiller les enfants et même leur bonne, la placide Jeannette, qui est tout ahurie d'ouvrir les yeux si loin du Chêne-Vert et de son lit de balle d'avoine... Marcia se charge de rassembler les paquets, elle ne se presse pas, personne ne les attend, et elle s'absorbe dans sa tâche pour ne pas ressentir trop vivement l'impression d'affreux isolement qui se dégage de cette arrivée.

Une exclamaton de Lucie lui fait tourner la tête. Est-ce un rêve ? Tant de figures appartenant au passé ont hanté son sommeil interrompu cette nuit-là ! Mais non, c'est Luc en personne qui tend les bras pour recevoir les enfants mal éveillés, et c'est sa voix affectueuse qui résonne aux oreilles de Marcia comme une musique amie.

— Je savais par mon père la date de votre arrivée... J'ai pensé que je pouvais vous aider,

vous ôter quelques petites difficultés... Et ma tante viendra aujourd'hui même, ajouta-t-il, attachant sur Marcia un regard où la joie essaye en vain de se dissimuler sous une expression de sympathie et d'attendrissement.

Marcia a prévu les complications d'ordre intime que pourrait faire naître la présence de Luc à Paris. Elle s'est promis, bien qu'à regret, de le tenir un peu loin d'elle, de ne pas l'encourager, de faire en sorte, au contraire, de détourner d'elle sa pensée. Mais comment ne pas se laisser aller à l'impression de soulagement, presque de joie que lui causent la vue de ce visage familier, et la pensée de se reposer sur lui de mille soins fatigants et difficiles ?

— Avez-vous un hôtel ?

— Votre père nous a indiqué le sien, rue des Saints-Pères... Que c'est bon à vous d'être venu !

Il lui adresse un sourire sérieux, puis prend l'initiative de toutes choses. Fatiguée et meurtrie comme elle l'est, elle éprouve une sensation reposante au possible. Elle s'assied près de Lucie, dans la salle d'attente, berçant dans ses bras la petite Germaine, et suivant vaguement les mouvements de Luc, qui s'assure de deux voitures, s'occupe des bagages, et organise le départ pour l'hôtel.

Vingt minutes après, toute la famille est installée dans des chambres tranquilles ; les enfants continuent leur sommeil interrompu trop tôt, et Lucie et Marcia voient apporter un déjeuner confortable ; après quoi Luc les quitte, n'osant promettre de revenir de bonne heure, mais annonçant, pour neuf heures, la visite de sa tante.

Et à neuf heures, en effet, elle est là, la chère et bonne créature, avec sa figure rébarbative et son sourire tout tremblant de larmes, — un peu timide d'abord, parce qu'elle n'a pas revu Lucie depuis huit ans, mais reprenant son courage et son initiative, quand la pauvre jeune femme s'appuie lourdement sur son épaule, et pleure en murmurant, comme un appel :

— Oh ! chère tante Sidonie !... Chère, chère tante Sidonie !...

Quand ce premier revoir, ces douloureuses émotions sont un peu adoucis, la question pratique reprend le dessus, cette terrible question pratique qui ne fait jamais trêve pour les déshérités, et qui presse en ce moment plus que jamais. Le séjour à l'hôtel ne peut être de longue durée.

— J'ai l'air d'un gendarme, ma chère, dit naïvement M^{lle} d'Espranges, et quoique je sois la dernière femme capable de discuter avec les concierges dont j'ai une peur affreuse, je leur impose moi-même, et ils n'oseront pas, j'en suis sûre, vous raconter trop de mensonges ou vous faire trop de difficultés en ma présence... Naturellement, vous avez des idées arrêtées au sujet d'un appartement ?

Non, elles n'ont ni l'une ni l'autre d'idées arrêtées, elles s'en remettent à l'expérience de M^{lle} d'Espranges.

Eh ! bien oui, sa timidité ridicule, maladive, cache un trésor d'intelligence et de qualités pratiques. Nul ne sait, en revanche, ce qu'il lui en coûte de les déployer. Tout contact lui est pénible, toute discussion l'épouvante, et elle a une horreur particulière pour les discussions d'argent et les marchandages. Pour qu'elle s'y résigne, il faut qu'ils prennent la forme d'un devoir ; alors, elle brave toutes ses répugnances et s'en va tête baissée, sans dévier de sa route, sans se soucier de ce qui lui coûte.

Grâce à elle, le difficile problème de l'appartement est résolu à la fin du second jour, après des courses fatigantes et des désappointements inévitables. Dans le quartier de Saint-Sulpice, rue Servandoni, il y a un vieil hôtel délabré, et, à l'étage supérieur de cet hôtel, trois grandes chambres et une cuisine avec une alcôve. Un Parisien de nos jours se récrierait d'horreur : l'escalier de pierre, dépourvu de tapis, déploie sa large spirale contre un mur nu, taché d'humidité, dégradé par endroits ; les chambres sont irrégulières, il faut descendre deux marches pour accéder de la première dans la seconde, et l'étroit corridor qui les sépare de la cuisine, ne peut mériter le nom de vestibule. Mais, pour des femmes élevées en Bretagne, accoutumées à la rusticité de certains manoirs, à la pauvreté des vieux hôtels de petites villes, ce délabrement n'est pas très choquant, ni ces irrégularités d'architecture désagréables. La vaste dimension des pièces compenserait tout le reste, d'autant que des fenêtres, qui dominent des jardins, on aperçoit, entre les maisons, à droite, les arbres du Luxembourg ; à gauche, les tours inégales de Saint-Sulpice. C'est le bon air et l'espace assurés pour les enfants, — c'est l'atmosphère céleste et la consolation pour les mères, comme dit Marcia...

Deux jours de fatigue suivent, mais peut-être cette fatigue est-elle salutaire, car elle endort la pensée et amène un sommeil profond et sans rêves. Marcia est étonnée que des lueurs de plaisir passent sur le fond sombre de ses journées, — étonnée de se sentir si sensible à la visite du colonel et de son fils, à la présence et aux attentions de M^{lle} Sidonie, — étonnée, surtout, de se trouver encore jeune, et de prendre un peu d'amusement dans les repas improvisés dont Luc se fait le pourvoyeur, après avoir été successivement menuisier et tapissier. Si elle pouvait oublier tout à fait qu'il l'aime et qu'elle ne doit pas l'encourager, elle serait certainement heureuse de le voir ainsi dans l'intimité de cet emménagement improvisé ; elle s'amuserait franchement de manger du pâté froid dans des soucoupes ou des carrés de papier, et de faire du chocolat à la minute sur une lampe à esprit de vin.

Le soir du second jour, Sidonie s'assied à une table à peu près convenable, prend sa part de leur repas ; puis, pendant que Lucie va coucher ses

enfants, et en attendant que Luc vienne la chercher pour la conduire à la gare, elle s'assied avec Marcia dans le salon à peu près rangé.

C'est une grande chambre dont les hautes fenêtres ont des petits carreaux à l'ancienne mode, et dont les murs sont revêtus d'un lambris peint en gris, avec des dessus de porte sculptés. Une poutre énorme traverse le plafond. Les meubles du Chêne-Vert l'encombrent presque, mais, chose étrange, ils ne se ressemblent plus dans ce nouveau cadre, et Marcia renonce tristement à l'illusion de se croire encore dans la vieille maison. Il a fallu s'ingénier pour loger tant de monde dans ces trois pièces. Lucie garde près d'elle ses deux petits, les aînés ont des lits déployés le soir dans la salle à manger, et Marcia s'arrangera du divan du salon. C'est donc sa chambre qu'elle parcourt du regard, comme pour se rendre familiers tant d'objets avec lesquels elle a cependant vécu... Tout à coup, elle a conscience d'un autre regard attaché sur elle, et, levant la tête, elle rencontre les yeux bruns de M^{lle} Sidonie.

— Quel changement depuis... depuis...

L'excellente fille n'en peut dire plus long. Marcia lui prend la main, et s'attendrit.

— Vous me demandiez, ce soir-là, aux Étangs, de vous prendre sous ma protection, dit-elle, avec un sourire mouillé de larmes. Je n'étais cependant qu'une étrangère dans la maison de mon oncle... Et aujourd'hui, voyez comme nous nous appuyons sur vous !

Sa pression de main lui fut rendue, et M^{lle} Sidonie entr'ouvrit deux fois les lèvres, la regardant avec hésitation, comme si elle ne pouvait se décider à dire une chose qui, cependant, *devait* être dite.

— Mon appui n'est pas ce que je voudrais qu'il fût, dit-elle enfin, et votre fierté même, mon enfant, s'oppose à ce qu'il devienne bien efficace. Du moins, si l'affection d'un pauvre vieux cœur comme le mien peut vous être de quelque prix, sachez que vous l'avez gagnée dès le moment où vous m'êtes apparue avec votre doux regard et votre aimable sourire... Seulement, j'ai quelque chose qui me pèse... quelque chose qu'il faut que vous sachiez...

Les yeux de Marcia l'encourageaient à parler, et elle recueillit tout son courage, baissant le ton de sa voix masculine pour cacher combien elle tremblait :

— Vous n'ignorez pas l'espoir que nous avions... Vous m'apparaissiez comme le bonheur même de notre cher garçon... Mais ne croyez pas que ce soit pour *cela*,... Ne pensez pas qu'il entre une pensée égoïste ou intéressée dans l'affection que je vous porte maintenant... Même si cela ne peut jamais être?...

Elle s'interrompit et regarda tristement la jeune fille, comme pour l'interroger.

— Non, dit Marcia à voix basse aussi, et très

doucement, ma vie a désormais son but, et d'ailleurs...

— Oui, oui, je sais, mon frère me l'a dit... Mais je vous aime pour *vous*, chère enfant, et si je peux faire quelque chose pour votre bonheur, j'en serai trop heureuse...

Marcia leva les yeux sur elle. Que vit-elle dans ces yeux bruns et doux, qui semblaient s'isoler du visage rude et sévère?... En ce moment où les ténèbres envahissaient cette chambre étrangère, des ombres glacées lui semblaient aussi envahir sa nouvelle vie; ce premier moment de repos lui rendait le sentiment amer, désolé, d'un passé perdu, d'un sacrifice irrévocable, d'un avenir terne

et sans joies... Eut-elle la curiosité passionnée de deviner ce qu'on éprouve après une longue vie de célibat, de savoir si le dévouement porte avec lui un baume? Surprit-elle, en cette créature silencieuse et effacée, un secret pour supporter, des années et encore des années, un fardeau pesant? Elle laissa aller sa pauvre tête fatiguée sur l'épaule de la vieille fille.

— Peut-être, murmura-t-elle, pourriez-vous me donner de la force...

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



SILENCE

A François Casale.

*C'est la nuit. Tout se tait. J'écoute
Le grand silence solennel,
Car la maison repose toute
Sous le dôme muet du ciel.*

*Autour de la maison; la ville
Ne respire plus : elle dort
Son sommeil fiévreux ou tranquille,
Son sommeil de rêve ou de mort.*

*Autour de la ville, la plaine,
Où plus aucun feu n'est vivant,
Dort en retenant son haleine,
Sans même une plainte du vent.*

*La mer se tait, les solitudes
Gardent un silence pareil,
Et les âmes des multitudes
Goûtent le néant du sommeil.*

*Plus rien, ni feu, ni bruit, ni forme;
Et moi, silencieusement,
J'entends rouler le poids énorme
De tout un univers dormant.*

*Mais mon cœur bat, il bat plus vite,
Il s'affole, — et j'en ai frémi.
Quel bruit fait un cœur, qui palpite
Seul, dans l'univers endormi!*

CHARLES FUSTER.





TOUT ARRIVE!

SUITE



Es joues de Michelle se rosèrent un peu :

— Oh ! Georges !

— Je vous en prie, mademoiselle, ne reprochez pas à ce jeune homme son excellente idée... Je serai très heureux — et très flatté — de vous servir de guide, si vous voulez bien me le permettre.

Il levait les yeux vers elle pour solliciter l'autorisation demandée, et son regard était si franc, sans hardiesse, que,

gaïement, elle interrogea :

— Vraiment, nous ne serons pas très indiscrets en usant de votre obligeance ?

— Vraiment !

— Eh bien, alors, allons tous au marché ! Nous vous suivons. Conduisez-nous...

En lui-même, il acheva :

— ... Par le chemin des écoliers !

Ce chemin-là n'était pas beaucoup plus long que l'autre, et Raymond Dorient était trop dilette pour se priver bénévolement du plaisir de marcher quelques minutes de plus, par une claire matinée d'été, auprès d'une créature charmante, dont les cheveux légers, les yeux de vie ardente, le beau sourire jeune, semblaient faits de lumière. Le voisinage même de Lucile ne rompait pas la sensation d'harmonie qu'elle éveillait en lui, car la fillette ne ressemblait plus à la ridicule petite personne aperçue un jour à la *Librairie moderne* ; les bandeaux avaient disparu sous la toute-puissante influence de Michelle, comme les plaquages de poudre qui avaient si longtemps blêmi sa peau fraîche.

Ils firent quelques pas en silence, dans la surprise de leur brusque rapprochement. Georges trottaient en avant, Lucile, près de sa cousine, très sage en apparence, alors que sa jeune tête romanesque ruminait déjà des aventures de son goût, dont Michelle était l'héroïne. Dorient questionna joyeusement :

— Peut-être vais-je vous adresser une demande très saugrenue, mais comment se fait-il que, malgré votre séjour à l'hôtel, vous soyez obligés d'aller aux provisions ?

Michelle se mit à rire.

— D'abord, nous n'allons pas du tout aux provisions comme des naufragés dans une île déserte, mais seulement acheter des fruits... Ensuite, n'accusez aucun des hôtels de Saint-Hélier de nous sevrer de raisin, poires, etc. ; nous ne sommes pas à l'hôtel, mais bien chez nous, ou du moins chez mistress Bennett où nous avons enfin trouvé le terme de nos malheurs. Aussi, sa maison représente-t-elle pour nous la terre promise enfin atteinte ! Mais, pour comprendre notre allégresse, il faudrait vous être vu, comme nous, en passe d'être à Saint-Hélier sans asile !

— Vous n'avez pas trouvé de place à la *Poire d'or* ?

— Oh ! non ! l'hôtel était comble ! dit Lucile, enhardie par le souvenir pénible de ses premières heures à Jersey.

— Tellement comble, quand j'y suis arrivée avec les malles, que j'ai trouvé Lucile réduite à dormir dans le vestibule, malgré la foule des touristes, en partance pour une excursion, qui encombraient ledit vestibule. Il nous a donc fallu aller chercher gîte ailleurs. Dans trois hôtels on nous a fait même réponse qu'à la *Poire d'or*. La situation devenait grave et j'ai eu un moment de grande inquiétude, me demandant si nous n'allions pas être obligés de nous réembarquer, faute de trouver un toit hospitalier...

— Oh ! jamais je n'en aurais eu le courage ! moi, jeta Lucile avec tant de conviction que, de nouveau, Dorient et Michelle eurent un sourire gai. Et il demanda :

— Alors, mademoiselle, vous étiez résignée à passer la nuit, s'il le fallait, sous le seul ciel de Jersey ? Mais vous n'en avez pas été réduite, j'espère, à une si dure extrémité ?

— Oh ! non, grâce à Michelle qui a toujours de bonnes idées !

— C'est-à-dire que le hasard m'a servie. Pendant que ma pauvre tante parlait inutilement avec le troisième maître d'hôtel, que nous avions autour d'elle des allures d'épave, j'ai aperçu, sur une affiche, ces mots bienheureux : *Furnished apartments to let* (appartements meublés à louer) ; aussitôt, j'ai pensé que le salut était là ! Alors, Georges et moi, qui étions les moins fatigués, nous nous sommes mis en campagne, nous avons

visité... toute l'après-midi... Et il s'était remis à pleuvoir ! Dieu sait comme ! Enfin, le soir, nous avions découvert un gîte qui a plu à ma tante et à Sylvania... Aujourd'hui, nous nous trouvons de fort heureuses mortelles dans notre maison très anglaise. Notre propriétaire, mistress Bennett, est une respectable dame, parente du *connétable* (1) de Saint-Héliér. Elle aime les beaux-arts, la poésie, elle est préraphaélite et transportée de joie à l'idée de posséder une *authoress* française en son logis... Vous voyez que nous sommes bien tombées ! Les jours ennuyeux sont finis ! j'espère...

Et elle eut un petit soupir léger qui semblait rejeter loin en arrière le souvenir de ces heures maussades. Elle avait raconté ces menus incidents avec une vivacité joyeuse qu'il ne lui connaissait pas. Jamais, non plus, il ne l'avait encore vue aussi spontanément causante, comme si la vivifiante caresse des grands souffles du large avait fait jaillir en elle un épanouissement.

— Alors, vous êtes réconciliée avec l'île de Jersey ? Vous l'aimez ?

— Nous n'avons jamais été brouillées, si peu bienveillant qu'ait été son accueil. Je n'ai pas si mauvais caractère ! Et puis voici qu'elle se fait tellement souriante ! Elle ressemble à une petite « miss » adorablement fraîche, qui se mettrait en frais de coquetterie pour séduire ses visiteurs !... J'ai pour elle beaucoup de sympathie... Je lui sais gré d'être si fleurie et si verte !... D'ailleurs, de belles matinées comme celles-ci donnent, ne trouvez-vous pas, un instinctif désir de jouir de leur beauté en toute simplicité d'âme, en oubliant les inquiétudes d'avenir, de vivre un moment comme les plantes, sentant seulement que le soleil, l'air pur, la lumière sont délicieusement bienfaisants !

— Comme vous comprenez la nature ! fit-il, frappé de l'enthousiasme contenu qui palpitait dans sa voix chaude. Vous avez raison. Elle est une incomparable charmeuse pour ceux qui savent pénétrer sa langue mystérieuse...

— Est-ce que nous ne sommes pas arrivés ? interrompit Georges, dont les yeux curieux avaient vite distingué le fameux marché, but de la course.

— Oui, dit Dorient, souhaitant, en son for intérieur, Georges au fin fond de la France.

— Vous avez l'air de le regretter ! remarqua le terrible garçon.

— Mais certes oui, je le regrette ! Je suis un vieil égoïste, j'aime beaucoup mieux me promener en société que seul, et, si la chose était en mon pouvoir, j'aurais transporté, sans scrupule, *Halkett Place* à l'autre bout de Saint-Héliér !

Il avait parlé d'un ton de badinage qui corrigait ce que ses paroles auraient pu avoir d'excessif. Pourtant, les yeux de la romanesque Lucile eurent un furtif éclair. Elle était charmée d'être

escortée par un cavalier aussi distingué que Dorient, même ne lui accordât-il aucune attention ; ce qui était tout naturel, reconnaissait-elle en son humilité.

Michelle commençait avec sa grâce attirante :

— Il nous reste, maintenant, à vous remercier de nous avoir si bien conduites et d'avoir interrompu pour nous votre promenade...

— Je ne me promenais pas, je flânaï et je vous dois d'avoir rendu ma flânerie utile... C'est donc moi qui vous suis reconnaissant... Vous n'avez plus besoin de votre guide ?

C'était par pure discrétion qu'il se montrait ainsi prêt à se retirer, ne voulant pas importuner la jeune fille, mais, en la sincérité de son âme, il ne souhaitait que demeurer.

— Voulez-vous, seulement, avoir la bonté d'expliquer à Georges où est la poste, et nous vous rendrons votre liberté...

Georges avait disparu. Au gré de sa fantaisie, il inspectait les profondeurs du marché, un hall immense où l'air et la lumière circulaient en toute liberté, un marché avenant, sillonné de larges allées singulièrement propres, à travers lesquelles les jeunes misses et les matrones faisaient leurs achats. Mais de Georges, point !

— Pourvu qu'il ne fasse pas quelque sottise ! dit Michelle. Il a quelquefois des idées si malencontreuses !

— Eh bien, nous essaierons de réparer ladite sottise, s'il y a lieu ! Mademoiselle, occupez-vous de vos achats et permettez-moi de vous attendre. Je vous indiquerai ensuite la poste qui est à quelques minutes d'ici...

Elle inclina la tête et entra avec Lucile. Lui, resta dans la large rue claire, baignée de soleil. Mais, du seuil où il était arrêté, il ne put se refuser le plaisir de voir aller et venir la souple silhouette noire derrière laquelle se mouvait la forme trop ronde de Lucile. Puis, Georges reparut subitement et Dorient s'amusa de l'empressement avec lequel il se précipitait vers le panier de Michelle pour l'en débarrasser et de sa mine confuse, quand la jeune fille ne consentit point à le lui abandonner, craignant pour les fruits de la tante Hermine...

Une fois encore, elle s'arrêta devant un étalage tout fleuri, dont les senteurs s'épandaient dans l'air chaud ; superbement, les lys tigrés de pourpre, — les lys de Jersey, — s'épanouissaient parmi les fleurs de France, les belles roses qui semblaient lourdes de parfum, les glaïeuls sveltes, un peu raides dans leur éclat discret. Ce fut une gerbe monstre qu'elle prit de toutes ses fleurs, et Dorient, qui, une seconde, avait eu peur qu'elle les confiât à Georges, l'eût volontiers remerciée de les conserver, tant c'était pour lui un vif régal artistique de lui voir entre les bras cette moisson fleurie qui faisait d'elle une exquise vision de jeunesse.

Mais il ne trahit rien de son sentiment, car il

(1) Maire.

commençait à la connaître, si peu qu'elle consentit à lui livrer de sa personnalité intime et il savait que l'expression lui en eût déplu. Elle le rejoignait escortée de ses deux gardes du corps.

— Quelle patience vous avez mise à nous attendre ! Nous avons été longs, n'est-ce pas ? C'est que nous avons fait des achats magnifiques. Regardez !

Et elle lui montrait les fleurs qu'elle retenait de sa main dégantée, et des grappes de ce raisin de Jersey qui fait songer aux grappes fameuses de la terre de Chanaan.

— Vos achats sont, en effet, remarquables ! Aussi, comme vous en êtes fiers !

— Vous nous trouvez ridicules avec notre enthousiasme ?... Vous avez bien raison. Maintenant, il nous faut vite rentrer, car ma tante va s'imaginer que nous sommes perdus dans Saint-Hélier !... Est-ce que la poste est loin d'ici ?

— Non, tout près.

Elle était si près qu'ils y furent en quelques minutes. Cette fois, Michelle tendit la main au jeune homme d'un geste d'adieu ; ses lèvres souriaient dans leur fraîcheur charmeuse.

— Maintenant que nous avons si largement usé de votre obligeance, nous allons vous délivrer de nos encombrantes personnes, non sans vous redire encore combien nous vous sommes obligées.

Il eut un geste léger qui écartait les remerciements si peu mérités, et demanda seulement :

— M^{me} Gosseline reçoit-elle ? Y a-t-il un jour et une heure où j'aie quelque chance de la rencontrer ?...

— Ma tante n'est pas une promeneuse fanatique comme nous, aussi sort-elle fort peu. Quand vous passerez dans le quartier de *Rouge Bouillon*, vous aurez beaucoup de chances pour la trouver à *Abercorn Cottage*, et Sylvanie également... Nous allons lui annoncer votre visite...

En lui-même, il frémit à l'idée qu'il risquait fort d'être reçu uniquement par M^{me} Gosseline et la Muse ! Et Dieu sait que ce n'était pas elles qui l'attiraient à *Abercorn Cottage* ! Mais il ne pouvait plus reculer et il dut s'éloigner sur son imprudente promesse.

— Oh ! Michelle ! comme M. Dorient est bien ! s'écria alors Lucile avec sentiment. Et comme il est complaisant ! C'est qu'il vous trouve si charmante ! Ah ! que je voudrais être jolie comme vous, pour que les messieurs se mettent ainsi à mes ordres !

— Taisez-vous donc ! petite folle, interrompit Michelle avec un léger froncement de sourcil. Si vous aviez beaucoup voyagé, vous sauriez combien sont sans signification et se rendent aisément à l'étranger, entre compatriotes, les menus services comme celui dont nous sommes aujourd'hui redevables à M. Dorient ! Ah ! voici Georges encore une fois parti !

Mais non, Michelle se trompait, il revenait sans

se presser, après avoir examiné un magasin, et, apercevant les deux jeunes filles qui l'attendaient devant la poste, il eut pour tout excuse cette exclamation :

— Tiens, M. Dorient vous a lâchées ! C'est un chic type ! Ce que la Muse va rager quand elle saura qu'il s'est promené avec nous ce matin !

Et il lança à Lucile un coup d'œil d'intelligence, tout en suivant Michelle qui, sans relever ses paroles, entra dans le bureau de poste...

VII

Certes, Raymond Dorient était, jusque dans les moelles, un observateur, curieux de physionomies point banales... Mais l'attrait de types à étudier n'eût peut-être pas été assez puissant pour l'amener au sein de la famille Gosseline, — les prétentions esthétiques de la Muse lui étant odieuses — si, sur cet ensemble un peu comique, ne s'était détachée une blonde figure qui avait pour lui un charme de matinée lumineuse...

Pourtant, à cette heure, il ne désirait rien savoir d'elle, respectant le mystère délicat de son âme close, de sa jeune pensée dont ses larges prunelles trahissaient l'intensité de vie. Parce qu'il était homme, qu'elle était très jolie, avec une indéfinissable séduction, il désirait la voir, se trouver rapproché d'elle, entendre le timbre pur et chaud de sa voix. Mais il n'éprouvait pas même la tentation vague d'ébaucher le plus léger *flirt* avec elle, — peut-être parce qu'il était certain qu'elle ne le lui permettrait pas, — il ne lui demandait rien d'autre que le parfum de sa jeunesse exquise qui lui apportait la douceur d'un apaisement...

Car, ainsi qu'il le disait en plaisantant à M^{me} Brice, il était à l'époque de sa retraite annuelle, durant laquelle il s'efforçait de vivre comme font les sages qui ne sont ni des analystes, ni des dilettantes compliqués, et subissent les impressions sans en chercher le pourquoi. Ainsi il s'efforçait d'échapper à l'envoûtement de cette existence parisienne dont il usait toute l'année avec la robustesse nerveuse de son tempérament, ayant le besoin de cette atmosphère fiévreuse et intellectuelle, qui semblait faire affluer la pensée plus puissante à son cerveau.

Mais c'était pour lui un repos bienfaisant que son séjour dans la petite île souriante, que le contact aussi de la rude jeunesse anglaise, pétrie de muscles, — non de nerfs — à laquelle il se plaisait à se mêler, étant justement venu retrouver à Jersey un ami, professeur de Cambridge, qui y passait l'été avec sa jeune femme et les frères de celle-ci... De grands et solides garçons qui consacraient leur journée à des exercices physiques de tout genre et lisaient Homère et les tragiques grecs, entre temps.

Il en rencontrait presque à chaque pas, de ces solides *boys* qui s'en allaient vers la plage, la serviette de bain librement étalée sur les épaules; il en rencontrait alors qu'il se dirigeait vers le quartier de *Rouge Bouillon*, à cette fin d'y remplir un devoir de politesse envers la famille Gosseline. Et, tout en avançant, il pensait :

— Pourvu que je ne trouve pas la Muse toute seule au logis ! Il est cinq heures et demie, le temps est menaçant ; la famille entière a des chances pour être rentrée dans son arche ! Où est-elle, cette arche ?

Et il allait toujours à travers le quartier aristocratique où rien ne demeurait de l'animation affairée de *King street*, suivant les rues claires, bordées de maisons qui se ressemblaient toutes, leur façade peinte en rose ou faite de pierre grise, décorée d'un petit portique à colonnes, enguirlandé de fleurs grimpantes, de plantes volubiles...

Tout à coup, il s'arrêta, voyant gravé, sur une plaque de marbre, le nom indiqué par Michelle : *Abercorn villa*. Il était devant un pimpant cottage d'un rose éclatant, précédé d'un jardin bariolé de fleurs diverses, s'allongeant au pied du *bow-window* largement ouvert...

Trop largement, car la baie laissait échapper, en toute liberté, les éclats d'une voix furieuse qui criait :

— Malvina, vous êtes plus stupide que la plus stupide des oies ! Ne vous avais-je pas déjà interdit, de la façon la plus formelle, de toucher, sous aucun prétexte, à ma table de travail ?... Où trouverai-je, maintenant, l'encre irisée, dont mon inspiration ne peut se passer ? Sotte fille !!

— Diable ! pensa Dorient, j'arrive au beau milieu d'une scène domestique. Sonnerai-je ou ne sonnerai-je pas ?... Bah ! allons au secours de Malvina que la Muse me paraît traiter avec peu de mansuétude !

Et il agita le timbre qui vibra vigoureusement. Aussitôt le silence se fit dans la maison. Mais la porte demeura close. Et Dorient se demandait, indécis, quelle conduite tenir, quand, brusquement, l'entrée du logis s'ouvrit toute grande et une servante apparut, ébouriffée à miracle, les yeux rouges de larmes qu'elle avait dû tamponner avec son tablier agrémenté de taches...

— M^{me} Gosseline reçoit-elle ?

— Pour sûr, puisqu'elle y est ! Et Mademoiselle aussi ! Entrez...

Les mots avaient été marmottés plus qu'articulés, mais le geste d'introduction de la servante était expressif et Dorient pénétra dans le cottage, sa curiosité d'observateur tout de suite en éveil.

— C'est un monsieur qui demande Madame.

Et, sans plus de cérémonie, il fut introduit dans une vaste pièce où une double exclamation salua son entrée :

— Ah ! M. Dorient !!

Alors, il se trouva en présence de M^{me} Gosse-

line, en peignoir cramoisi, coiffée dans le goût de Malvina, des bigoudis retenant ses mèches sur le front, et de la Muse, en longue robe à fleurs, qui le regardait d'un œil langoureux.

La bonne dame lui serra les mains avec effusion :

— Cher monsieur, je suis enchantée de vous voir, et pas seulement, croyez-le bien, parce qu'à l'étranger, on aime à se grouper entre compatriotes, comme des naufragés dans une île déserte ! Et puis, vous avez si bien choisi votre jour ! Sylvanie pourra vous recevoir en paix, les enfants sont sortis !

Il s'inclina. Tout bas, il se demandait avec inquiétude si Michelle était comprise dans les enfants, et une crainte lâche d'en être réduit à la seule société de Sylvanie lui fit regarder la porte d'un œil d'envie, tandis que M^{me} Gosseline poursuivait avec entrain :

— Depuis que nous avons souffert ensemble sur le navire, il me semble que vous êtes pour nous un ami ! Quand je dis que nous avons souffert, je me trompe, vous avez été épargné. Les hommes sont toujours privilégiés !

— Mon Dieu, madame, quand il s'agit de résister aux pénibles effets d'une mer houleuse, je crois que les hommes ne sont pas plus privilégiés que les femmes !

— Vous avez raison, monsieur, nous sommes tous de fragiles créatures devant la souffrance ! fit majestueusement la Muse qui trouvait que sa mère abaissait trop le niveau de la conversation. Mais c'est notre faute si elle nous est pareillement insupportable ! Nous ne comprenons pas qu'elle est pour nous la puissance qui fait jaillir les forces latentes en tout individu !...

La petite flamme ironique s'était allumée dans les yeux de Dorient.

— Vous parlez en poète et en philosophe, mademoiselle. Mais la pauvre humanité est surtout représentée par une infinité d'humbles créatures qui ne sont ni des *poétesses* ni des philosophes, et c'est pourquoi elles ne sentent nullement les grands avantages de la souffrance... Surtout quand ladite souffrance se présente à eux sous les dehors platement prosaïques du mal auquel madame votre mère faisait allusion.

— Ce n'est pas à ces basses misères de notre dolente nature que je songeais, fit Sylvanie, sans se troubler. Je parlais des épreuves douloureuses de l'âme, qui étreignent les êtres altérés d'idéal, que tourmente l'attraction divine et torturante du beau !

La même flamme luisait toujours au fond des yeux de Dorient. Pourtant il allait répondre, se mettant à l'unisson, lorsque M^{me} Gosseline se lança à la traverse avec son impétuosité habituelle :

— Ah ! cher monsieur, vous l'entendez ?... Ainsi s'exprimait son pauvre père qui, lui aussi, fut un

grand artiste. Je crains toujours que Sylvanie ne soit dévorée par le feu divin qui brûle en elle. J'espérais qu'à Jersey, elle allait oublier un peu ses préoccupations esthétiques et vivre... tout bêtement, en compagnie de nous autres, se promener avec sa cousine, son frère, sa sœur ! Mais, cher monsieur, elle ne veut pas les suivre !

La Muse eut un sourire de dédain.

— Les natures raffinées ne peuvent trouver satisfaction dans les vulgaires plaisirs des êtres primitifs... Je ne suis pas, comme Michelle, une espèce de juive errante...

— M^{lle} Dustal aime la promenade ? C'est pourquoi, sans doute, je suis, aujourd'hui, privé du plaisir de lui offrir mes hommages.

— Oui, ma cousine ne connaît pas les savoureuses jouissances du travail. Elle ne songe qu'à arpenter les grandes routes !

— Comme je la comprends ! fit Dorient avec un sourire. Faut-il vous avouer que, à ma honte, je suis un promeneur fanatique !

— Alors, jeta M^{me} Gosseline, tout épanouie, j'espère que vous vous joindrez à nous pour l'excursion en break que nous allons entreprendre dans l'île. Ainsi vous pourrez longuement causer avec Sylvanie !

Dorient frémit de cette perspective, mais elle était si lointaine encore qu'il jugea inutile de la repousser nettement et se contenta de paroles vagues de remerciement pour l'invitation.

Tout en répondant, il se prenait, malgré lui, à constater que l'amour de l'ordre n'existait point dans la famille Gosseline et que sa présence à *Abercorn villa* semblait avoir eu la plus fâcheuse action sur le clair salon de mistress Bennet...

Un vrai salon anglais, avec ses meubles de bois laqué de vert, ses coussins de mousseline semée de larges chrysanthèmes d'or vif, avec ses poteries colorées, ses écrans faits de longues plumes de paon...

Mais aujourd'hui un très visible voile de poussière enveloppait indistinctement tout ce qui était susceptible de l'être. Un chapeau et un parapluie traînaient sur le canapé, pêle-mêle avec des revues et avec le filet de pêche de Georges, et sous la table se révélait, sans honte, la présence d'une vieille pantoufle. Piteusement, les photographies de jeunes miss s'étaient effondrées les unes sur les autres, destinées à demeurer en cette position jusqu'au jour où mistress Bennet reprendrait possession de l'infortunée *Abercorn villa*.

Le regard vif de Dorient avait distingué ces menus détails significatifs, tandis que, sur la solennelle invitation de la Muse, il se rapprochait du chevalet trônant dans la lumière du *bow-window*.

— Les œuvres de Sylvanie sont toutes symboliques, s'empressa d'expliquer M^{me} Gosseline. C'est pourquoi le vulgaire est incapable de les

apprécier. Mais vous, monsieur, vous en comprendrez la beauté.

— A ma honte, madame, je dois avouer qu'en peinture, je suis passablement un profane, sans l'être toutefois au point de ne pas reconnaître que les œuvres de M^{lle} Gosseline révèlent une horreur de la banalité qui n'est point commune !

Certes non, elles n'étaient pas quelconques les œuvres de Sylvanie ! Dorient était trop habitué à toutes les manifestations de l'art contemporain — même sous ses aspects les plus singuliers, — pour s'étonner de toiles pareilles à celles-ci ; et avec sa grande souplesse d'esprit, il sut aussitôt se mettre à l'unisson et parler à la Muse en des termes qui la firent tressaillir de satisfaction ; elle ne soupçonnait guère que s'il n'eût gardé l'espoir de voir enfin revenir Michelle, il lui eût alertement tiré sa révérence. Mais vraiment il lui aurait semblé bien dur de partir sans avoir, un instant, reposé son regard sur la souple silhouette nimbée par les cheveux blonds, ni rencontré l'éclair charmant qu'éveillait la pensée dans l'eau profonde des yeux. Et il pensa, constatant que de seconde en seconde, le ciel s'obscurcissait davantage :

— J'attendrai encore dix minutes puisque je n'ai pas entièrement épuisé la somme de patience dont je puis faire hommage à cette insupportable Muse ! Quoiqu'elle abuse vraiment du droit d'être insipide...

Avec une pointe de malice, il questionna, comme elle célébrait les chevelures blondes, source de joie pour les peintres :

— Vous avez dû plusieurs fois être inspirée par les cheveux de mademoiselle votre cousine ?...

— Non, vous vous trompez. Le blond de Michelle est, pour moi, tout à fait dénué d'intérêt. Il est monotone, privé des clartés chaudes qui tentent seules mon pinceau. De même, Michelle elle-même ne me donnerait nul désir d'incarner en son image, les idéales visions qui hantent mon cerveau... Je la sens, à un point si puissant, esclave d'un prosaïsme bourgeois !

— Est-elle vraiment aussi mal partagée ?... Je ne me le serais jamais imaginé en causant avec elle ! fit tout haut Dorient, tandis que sa pensée irrévérencieuse jetait à la Muse :

— Toi, tu es jalouse ! excellente créature !

Ce fut la tante Hermine qui se chargea de répondre, avant que la Muse eût eu le temps de rendre un nouvel oracle :

— Ne croyez pas, mon cher monsieur, Sylvanie injuste envers sa cousine parce qu'elle ne sent pas en elle une âme sœur ! Elle lui rend, comme moi, toute justice. Mais nous sommes, nous, des artistes, des oiseaux sur la branche... Elle... c'est une autre affaire, je suis sûre qu'elle sait ce qu'elle dépense ! Elle est étonnante ! Oh ! étonnante !

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : Les belles reprises. — Opéra-Comique : M. Saléza; distribution de *Fervaal*. — Concerts. — Nouveautés de choix.



Une brillante reprise de *Thais*, avec le nouveau tableau de l'*Oasis*, a été très appréciée par le public de l'Opéra. Dans ce divertissement, Massenet a développé toutes les séductions de son inspiration, tout le charme de son ingénieuse imagination si souple et si personnelle. On a retrouvé M. Delmas et son beau style, dans le rôle d'Athanaël. M^{lle} Berthet, pleine de grâce, ne surpasse pas Sibyl Sanderson. La direction a déployé tous les chatoiements d'une mise en scène féerique dans ce tableau, où les deux ballerines Zambelli et B. Mendez ont obtenu un réel triomphe.

Avec *Thais*, *Faust*, *Les Huguenots*, *Les Maîtres Chanteurs*, *Rigoletto*, *L'Étoile*, puis *Sigurd*, où M^{lle} Bréval interprétait, pour la première fois, le personnage de Brunehilde, et où M^{me} Caron a laissé d'inoubliables souvenirs. Ils n'étaient certes pas étrangers à la visible émotion de la jeune cantatrice; mais, reprenant bientôt son empire sur elle-même, elle a dit délicieusement la phrase célèbre : « O mon sauveur silencieux... » et a traduit à merveille les scènes guerrières, passionnées ou tragiques du chef-d'œuvre de Reyer. Son succès a été très grand, rehaussé encore par celui de M. Renaud, « roi des Burgondes ».

C'est M^{lle} Ackté qui succède à M^{lle} Bréval dans le rôle d'Éva des *Maîtres Chanteurs*.

La reprise du *Prophète*, avec M^{lle} Delna, a été un événement intéressant. Cependant, nous ne sommes pas d'avis de juger en dernier ressort une artiste de cette valeur, d'après une seule représentation, qui est en même temps un début où tant de cantatrices célèbres l'ont précédée, dans ce rôle émouvant de Fidès, sur notre grande première scène. Nous préférons attendre de l'avoir revue et entendue plusieurs fois, car si nous avons pu constater que sa belle voix remplit complètement l'immense vaisseau de l'Opéra, il faut lui laisser

le temps de s'y acclimater pour bien juger de son talent dramatique.

La direction de M. Albert Carré marche de succès en succès. En première ligne, plaçons les triomphales représentations de *Carmen*, avec Saleza et M^{me} de Nuovina. On s'y est littéralement écrasé, et jamais le chef-d'œuvre de Bizet n'avait excité un tel enthousiasme. M^{me} de Nuovina s'était déjà montrée très supérieure dans ce rôle, mais cette fois, Don José, tenu par le superbe ténor, a un peu effacé l'éclat de la cantatrice. Saléza aime ce rôle passionnément et a saisi l'occasion de s'y montrer à nous : il a entièrement électrisé le public. Quel grand artiste ! Sa voix, d'un timbre ravissant, conduite avec le plus pur style, sait avoir des douceurs infinies, et trouve des teintes exquis pour peindre les tendres poésies du sentiment. Elle prend un accent chaleureux dans les grandes scènes où le drame l'étreint, et où l'artiste vit tellement son rôle que son jeu nerveux et passionné vous conduit au paroxysme de l'émotion; ajoutons, de l'admiration ! Faisons des vœux pour que l'intention que l'on prête à M. A. Carré de se l'attacher complètement, se réalise.

En attendant le retour du célèbre ténor, dont la guerre a suspendu l'engagement en Amérique, pour l'hiver prochain, il poursuit le cours de ses succès à Londres, comme M^{lle} Calvé, que Covent-Garden nous enlève aussi; ils vont faire entendre *Sapho* à nos heureux voisins les Anglais, dont la *season* a commencé en mai. C'est M^{lle} Georgette Leblanc qui a repris le rôle de *Sapho*, créé par M^{lle} Emma Calvé.

M^{me} Nevada, après une absence prolongée, au cours de laquelle elle a parcouru les grandes scènes d'Europe : l'Italie et la Russie, l'Angleterre et la Hollande, vient de faire applaudir *Lakmé* une fois de plus, où les ovations et les rappels lui ont été prodigués, sans que le souvenir de la célèbre et charmante Van Zandt en puisse être effacé.

Étrange coïncidence : le jour même de cette rentrée, M^{lle} Marie Van Zandt, la première et inoubliable Lakmé, déposait son sceptre artistique entre les mains de M. Tchérenoff, conseiller d'État de Russie et professeur à l'Académie impériale de Moscou, qu'elle épousait à la mairie du VIII^e arrondissement. Les deux époux se sont ensuite rendus à Cannes où a été célébré le mariage reli-

gieux. Ainsi, tombent d'elles-mêmes toutes les calomnies, les complots et les cabales suscités par la féroce jalousie des aimables petites camarades que nous connaissons bien et dont la honte nous réjouit.

Une excellente interprétation de *Cavalleria Rusticana*, par M^{me} de Nuovina, est encore un succès à l'actif de M. Carré. Dans notre future chronique, nous enregistrerons celui de *Fervaal*, dont voici en attendant la distribution :

Fervaal, chef celte, MM. Imbart de la Tour ; — Arfagard, druide, Beyle ; — Guilhen, Sarrasine, M^{me} Raunay ; — Kaïto, M^{me} Dumont ; — Lennsmor, prêtre, Carbonne ; — Grympuig, prêtre, Bernaert ; — Edwig, chef celte, Zacchi, *id.* ; — plusieurs autres chefs celtes ; — Moussah, M^{me} Delorn ; — un berger, un messenger, un barde. Le lieu de l'action est, pour le prologue et le premier acte, dans l'extrême midi de la France ; pour le deuxième et le troisième actes, au pays de Cravanne, dans les Hautes-Cévennes, à l'époque légendaire des invasions sarrasines.

Si les grands concerts ont fermé leurs portes, les autres semblent se multiplier à l'infini. A la salle des « Agriculteurs de France », la trente-troisième audition donnée par la société chorale d'amateurs l'« Euterpe », au profit de l'« Association Haüy », a été d'un intérêt aussi touchant qu'artistique. Sous l'habile direction de M. Duteil d'Ozanne, avec le distingué concours de M^{lle} Schaatzlé, de M. J. Salmon et Camille Chevillard, on a exécuté de belles œuvres chorales pour voix de femmes, avec une supériorité des plus rares. On a surtout admiré l'interprétation du *Stabat Mater*, de Pergolèse, qui touchait à la perfection. La sonate pour piano et violoncelle, de C. Chevillard, a produit un grand effet, et les deux chœurs : *Automne* et *Printemps*, de Sokolow, ont été des plus applaudis. Trois *Hymnes* grecs, de Bourgault-Ducoudray ont terminé brillamment cette séance où les soli, très bien enlevés par M^{lle} Schaetzlé, ont partagé de nombreux bravos.

Le *Schola Cantorum* a donné sa dernière conférence avec auditions dans la grande salle de la Société de Saint-Jean. Cette fois, M. Julien Tiersot, avec son autorité bien connue, a parlé sur les mélodies populaires et les chants religieux, exécutés par un groupe de chanteurs de Saint-Gervais, toujours admirables. De véritables curiosités musicales, que le *Kyrie*, de la messe de l'« Homme armé », le *Gloria* de cette messe : *Plurium modularum*, de Claudin de Sermisy, et le *Kyrie*, de la messe *Le Bien que j'ay*, de Goudimel. L'exécution des mélodies et chansons populaires, comme des cantiques anciens et modernes, n'a pas eu moins d'attraction pour le public connaisseur qui était subjugué par la perfection de telles interprétations.

C'est à la salle Erard, cette fois, que M^{me} Martha Crabos donnait sa deuxième audition d'élèves,

avec le concours de M^{me} Renoult-Chesneau, M^{lles} M. et P. Linder, M^{lle} Mutel, M. A. Périllhou, MM. A. et J. Cottin. Ayant déjà constaté l'excellence de la méthode de l'habile professeur et les rapides progrès de ses élèves, nous signalons seulement les intéressants intermèdes où on a chaudement applaudi ces distingués artistes. Ce fut d'abord la *Fantaisie-Improvisée*, de Chopin, enlevée avec brio par M^{me} Renoult-Chesneau. Puis, sur sa harpe mélodieuse, M^{lle} Pauline Linder sut rendre les murmures poétiques de *La Source*, de Zabel. L'interprétation supérieure du *Nil*, de X. Leroux, par M^{me} Crabos, avec accompagnement de violon par M^{lle} Marie Linder, ont obtenu les plus vifs suffrages, et les *Airs Bohémiens*, de Sarasate, ont été pour la jeune virtuose la cause de nouveaux bravos.

Le Cygne, de Saint-Saëns, pour violon et harpe, a, de même que la *Mażurka*, de Wieniawsky, charmé l'élégant auditoire.

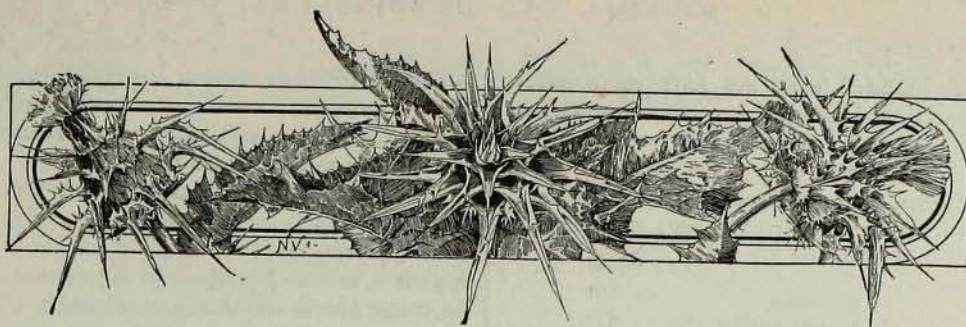
Une véritable rareté artistique fut certainement le ravissant *Trio très Comique*, « Sérénade », de Mozart, où M^{me} Crabos, MM. A. et J. Cottin, ont fait assaut de finesse et de talent vocal et instrumental ; de la salle comble un *bis* unanime a mis en demeure les aimables artistes de recommencer. M^{me} Crabos a porté le succès à son comble en chantant à ravir l'air de *Samson et Dalila* ; la séance a pris fin sur le beau chœur de *Sainte-Cécile*, de Gounod, où l'accompagnement de violon et de harpe de M^{lles} Linder, (deux premiers prix), donnait quelque chose de séraphique. Du reste, plusieurs chœurs exécutés au cours de la séance, notamment l'*Hermite*, accompagné par l'auteur, M. A. Périllhou, l'éminent compositeur de tant de belles pages, ont été interprétés avec un ensemble étonnant.

N'oublions pas les charmantes poésies dites plusieurs fois avec un talent très artistique, par M^{lle} Mutel, pendant le concert.

Nous ne rendrons compte que le mois prochain des deux concerts que vient de donner, salle Erard et salle Pleyel, M^{lle} Hortense Parent.

A demander : séduisantes nouveautés pour le piano : *Les Faux Tsiganes*, musique de bal, extraite du premier acte de *Sapho*, de Massenet, musique pleine de verve, d'entrain et d'esprit, avec un délicieux motif de valse. — *Le Capriccio alla Diavolo*, est une fort belle page, très brillante de P. Wachs. Au début énergique, *Tempo di Marcia*, succède un cantabile expressif d'un charme incontestable ; bonne moyenne force. — Pour le chant, rien de gracieux comme les *Chansons pour Enfants*, de G. Lagy, musique de Jan Blockx. Quoi de plus charmant que *Le petit Chat*, si naïf, si bien raconté et noté dans une mesure si juste pour les mignonnes petites voix. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



QUAND VOS mères étaient enfants, mes chères lectrices, et qu'on voulait les faire tenir tranquilles, on leur promettait de leur raconter, si elles étaient sages, une histoire de *reine*. Aucun récit ne supportait la comparaison et ne s'emparait aussi complètement des jeunes imaginations de cette époque. La multiplicité des petits États qui se partageaient l'Europe centrale depuis la Hollande jusqu'à la Hongrie, donnait beau jeu au narrateur pour composer à sa guise un royaume minuscule gouverné par une

jeune Mina ou Wilhelmine, ou Geneviève, qui avait tous les dons, et qui devait supporter tous les malheurs pour en sortir triomphante. On lui composait une cour avec des chambellans empanachés, des pages en maillots collants, des dames d'atours à la Gustave Doré; il y avait de sombres forêts, un traître, un prince voisin très beau et très aimé, et tout finissait bien, quelles que fussent les difficultés.

Ces reines charmantes tenaient moitié du rêve, moitié de la légende; de ces créatures auréolées dans un vitrail portant les roses de sainte Élisabeth, ou s'appuyant défaillantes sur la biche de Geneviève de Brabant. Elles avaient des cheveux d'or (les brunes n'avaient pas cours dans ces évocations merveilleuses), des robes d'argent, des souliers de vair, les yeux baissés, les mains jointes et des couronnes qui ne quittaient jamais leur front royal, au fond de la forêt, pendant les chasses merveilleuses ou tragiques, dans l'exil, dans le sommeil; sans couronne pas de reine, ceci était absolu.

Qu'il y a loin de ces récits d'autrefois à ceux

d'aujourd'hui. Sans doute, on voit encore de blondes reines, jeunes et charmantes, avec des yeux qui brillent comme des étoiles bleues dans leur visage souriant, mais là s'arrête la ressemblance, et je n'ai jamais ouï-dire que les princesses de la légende aient pris le train pour venir se commander des costumes chics à Paris, y vivre à l'hôtel et se faire invectiver par les cochers d'omnibus que leurs modestes landaus de louage offusquaient.

C'est pourtant le spectacle que nous avons eu ces temps-ci. En lisant les comptes rendus de l'arrivée et du séjour de la jeune reine de Hollande chez nous, je souriais et je comparais. Je comparais la couronne d'or des légendes et la petite toque de lophophores, la robe à traîne invraisemblable qui serpente à travers la forêt, et le petit costume de drap beige qui rendait si pimpante la jeune Majesté de Hollande. Et le correct chambellan et la flânerie parisienne, et la petite ombrelle qui tapait si gentiment le dos du cocher pour l'avertir qu'on voulait de lui un service de cicerone, et les frais éclats de rire devant les surprises de l'incognito. Que de jolis contrastes entre le passé et l'avenir!

Et puisque nous parlons des époques lointaines, voici un événement de demain qui nous rappelle encore un coin pittoresque de la vie d'autrefois : Saint-Germain-l'Auxerrois va être pourvu d'un carillon; mais hélas sans carillonneur, car les temps ont marché depuis que nos vieilles cathédrales existent, et les carillonneurs sont remplacés par un cylindre métallique, genre boîte à musique, vous voyez cela d'ici. Le côté pittoresque y perdra sans doute, mais comme pratique, ce sera infiniment plus commode et plus sûr. Rien n'était pénible comme le métier de carillonneur, quand il lui fallait mettre en branle tout son clavier aérien à coups de pieds et à coups de poings; mais quelle gloire pour celui qui faisait chanter à ses cloches hymnes, cantiques ou proses, ou chansons populaires; et quelle joie naïve éveillaient dans les cœurs ces petites voix grêles du beffroi, lorsqu'au

matin des grandes fêtes, des fêtes carillonnées, elles apportaient à chacun, à travers l'espace, un lambeau d'Alleluia, un écho de quelque Noël enfantin. On chantait avec les cloches : *O filii et filiae*; ou bien, dans quelque bourg de Provence, la célèbre marche des rois Mages qui Bizet a adapté à son Arlésienne :

As dè matin,
As rencountra lou trin

et auquel la traduction enlève en partie sa saveur naïve :

« Ce matin, — J'ai rencontré le train — De trois grands rois — Qui partaient en voyage... — Il y avait d'abord des gardes du corps, — Des gens d'armes, — Une troupe de pages, etc.

On cite des carillonneurs célèbres, et entre tous, dit-on, le maître sonneur de la cathédrale de Rouen, Jehan Landry, qui vivait au ^{xiii}e siècle. Avec six cloches, soit en les frappant d'un maillet, soit en les tirant avec la corde, il arrivait à reproduire n'importe quel air; et l'archevêque Odon Rigaut, ravi d'avoir un artiste de cette force et de cette adresse, voulut encourager son talent et son zèle par le don d'une septième cloche. Elle avait un son superbe, mais pesait plusieurs livres de plus que les autres, et Jehan, qui était Normand, se promit bien de tirer un parti pratique de l'augmentation de son clavier.

Mgr Odon, lui, comptait sur le bon effet de son cadeau dans les concerts de son maître sonneur. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'y figurait que rarement et avec une réserve extrême. Il fit venir maître Landry et lui en demanda la cause.

— C'est que je me fais vieux et n'ai plus la vigueur d'autrefois; pour avoir courage au travail, il faut être sans soif.

L'évêque comprit et se le tint pour dit. Il fit mettre une pièce de vin du Rhône et un gobelet pour le maître sonneur, dans le clocher, avec permission d'en boire « ce qu'il serait nécessaire pour étancher sa soif, mais non jusqu'à perdre raison ».

Et à partir de ce jour, la Rigaut domina de sa belle et puissante voix les concerts spirituels du clocher, à la grande satisfaction de l'archevêque, du maître sonneur et des fidèles.

La chronique ne dit pas si Jehan Landry eut souvent recours au gobelet du vin du Rhône, mais l'expression proverbiale : « Boire à tire la Rigaut », semble l'indiquer et même nous permet de croire que le sonneur pouvait boire beaucoup sans perdre la raison.

Connaissiez-vous cette étymologie ?

Nous avons prolongé notre excursion dans les temps passés, espérant oublier auprès de vous les tristesses de l'heure présente. Encore un fois, la guerre gronde autour de nous; des mères, des épouses, des sœurs, des filles sont dans les transes, et si la voix du bronze tonne dans les airs, ce n'est plus pour l'Alleluia, mais pour porter la mort au loin. Hélas, est-il si difficile de vivre en paix ! et n'y a-t-il pas assez des fléaux qu'on ne peut ni prévoir ni éviter, sans aller au devant des autres.

Ceci nous conduit à parler du triste anniversaire que nous venons de passer : celui de cet effroyable incendie du Bazar de la Charité qui a mis en deuil tous les cœurs de France. Partout, on a prié pour les chères victimes. Quelques-uns même, sachant la vie d'abnégation et de dévouement de certaines d'entre les disparues, les ont priées, leur demandant la générosité héroïque de leurs derniers instants, non pas que l'on se croie appelé à une fin aussi tragique, mais dans la vie il y a tant d'heures qu'il faut voir venir avec un vrai courage ! Mais, chut, cela ne vous regarde pas encore, petites enfants, jouissez de votre printemps, je le souhaite doux, tiède et parfumé. — Le mien est rempli de hannetons qui mangent mes pommiers et de colimaçons qui découpent de la dentelle dans mes roses trémières et mes dahlias.

C. DE LAMIRAUDIE.



Pensées et Maximes

Ce qu'on connaît le moins, c'est le prochain qu'on juge; ce qu'on connaît le mieux, c'est soi-même qu'on ne juge pas.

* Comtesse DE MASSA.

Un gai compagnon dans un voyage à pied vaut un carrosse.

GOETHE.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.
